était définitivement interdite. Comme il était profondément convaincu qu'en acceptant cette idée, il se condamnait lui-même à un exil sans fin, son mal était sans remède. Renoncer au plus petit espoir de libération, c'était en fait, selon lui, « renoncer à son propre moi » (H. FRÄNKEL). Voilà pourquoi l'exil fut pour lui une véritable incarcération, et Tomes une prison.

Incapable d'assumer pleinement sa condition d'exilé, Ovide a subi toutes les misères de l'exil sans en connaître les grandeurs, et il est digne de pitié pour n'avoir pas eu les compensations morales, gloire, orgueil, sombre délectation, joie profonde, illumination intérieure, dont ont joui d'autres célèbres bannis. C'est ce poète pitoyable que l'écrivain roumain, Vintila Horia, a totalement transformé dans son roman, *Dieu est né en exil*, Paris, 1960, en faisant de lui un homme ouvert sur l'extérieur, capable de se dégager de sa culture et de ses préjugés, de pressentir le déclin d'une civilisation au profit d'une autre, supérieure, un homme chez qui, à l'attente du retour à Rome, vient se substituer une autre attente, moins douloureuse et pleine d'espérance, un homme à qui les souffrances physiques et morales de l'exil vont faire entrevoir une vérité spirituelle plus forte que tout, essentielle. Tout cela est évidemment invraisemblable à la lumière des recueils poétiques écrits par le relégué de Tomes, boussole affolée dont l'aiguille ne cessa jamais de se tourner dans la direction de la Rome augustéenne.

II. — M. Erhard GRZYBEK, *Un témoin des rapports entre Rome et l'Égypte : le testament de Ptolémée VIII.*

Cet exposé visait à retracer, à partir du fameux texte épigraphique SEG IX 7, les relations entre Rome et l'Égypte au cours de la première moitié du IIe siècle avant Jésus-Christ. Il s'agissait d'analyser en détail divers événements qui mirent progressivement le royaume lagide dans la dépendance de Rome, ainsi que d'en étudier les causes et de proposer une chronologie cohérente.

Le texte de cette communication fera l'objet d'une publication ultérieure.

II.

## SÉANCE DU SAMEDI 22 NOVEMBRE 1986

tenue à Neuchâtel sous la présidence de M. Ph. MUDRY

**Communications à l'ordre du jour.**

I. — M. Francis VIAN, *Les retours des Argonautes et le progrès des connaissances géographiques.*

Alors qu'aucun poète après Homère ne chantera plus les navigations d'Ulysse et que seuls les exégètes tenteront de localiser, chacun à sa façon, les escales odysséennes, le retour des Argonautes a inspiré de nombreux auteurs au cours de l'Antiquité et chacun a voulu se distinguer de son prédécesseur en tenant compte du progrès des connaissances géographiques.

On peut distinguer sommairement quatre étapes.

I. Les *Argonautiques* préhomériques, pour autant qu'on puisse les entrevoir à travers l'*Odyssée*, rejettent l'action dans un univers purement mythique, dans un au-delà qui se confond avec le cours circulaire de l'Océan. Au VIIe siècle, Mimnerme (fr. 11, 5-7 DIEHL[3]) demeure fidèle à cette conception.

II. Avec Eumélos de Corinthe (VIIe siècle?), on observe un premier ancrage dans la réalité : Aiétès, qui est à l'origine un roi de Corinthe, émigre non plus dans une fabuleuse Aia, mais en Colchide (fr. 1-3 KINKEL). Hésiode (*Théog.* 340) fait

état du Phase. Puis, du VI^e siècle jusqu'au début du IV^e siècle, plusieurs récits relatent un retour des Argonautes où la réalité se mêle au mythe. Selon le plus célèbre d'entre eux (Pindare, *IV^e Pythique*), les Argonautes gagnent l'Océan par le Phase, qui est considéré comme un « fleuve-canal » mythique ; puis, après avoir contourné la terre par l'est et le sud, ils rejoignent la Méditerranée en portant leur navire à travers les sables du Sahara libyen jusqu'au futur emplacement de Cyrène. On a observé depuis longtemps que cette partie du Retour est en rapport avec les traditions de Cyrène et on décèle sans peine des réalités géographiques sous la fable. On peut noter que l'épisode cyrénéen sera conservé dans les narrations ultérieures (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques orphiques*), bien qu'il ne soit plus « dramatiquement » nécessaire. Mais Apollonios aménage le portage d'Argô à travers les sables du désert afin de mieux tenir compte de la géographie réelle de la Syrte. Selon une intéressante variante due au géographe Hécatée de Milet (F. JACOBY, *F. Gr. Hist.*, 1 F 18), les Argonautes descendent le Nil pour atteindre la Méditerranée au lieu de traverser le désert. Dans cette version aussi, la réalité transparaît sous la fiction d'un Nil encore considéré mythiquement comme un bras de l'Océan.

III. Au IV^e siècle, voire plus tôt, on prit conscience que le Phase ne communiquait pas avec l'Océan. Il fallut donc modifier l'itinéraire des Argonautes. L'exploration de Pythéas de Marseille ouvrit une voie nouvelle : l'explorateur avait remonté les côtes atlantiques jusqu'à l'embouchure d'un fleuve nordique qu'il identifia au Tanaïs/Don, bien que celui-ci se jette vers le sud dans le marais Méotis (mer d'Azov). On sait, grâce à Timée de Tauromenion (cf. Diod. Sic. 4, 56 = JACOBY, *F. Gr. Hist.*, 566 F 85) et à Skymnos (fr. 5 GISINGER), que Pythéas a inspiré au IV^e siècle une version du Retour selon laquelle les Argonautes remontaient le Tanaïs jusqu'à l'Océan arctique, puis regagnaient la Méditerranée en longeant les côtes atlantiques. Nous en avons une idée assez exacte grâce aux v. 1036-1245 des *Argonautiques orphiques*, poème du IV^e ou du V^e siècle après J.-C. dont l'auteur, qui ne se distingue pas par son originalité, a dû suivre fidèlement sa source. Son récit fait des allusions plus ou moins précises à des données géographiques : le poète note, comme Pythéas, qu'il est impossible de naviguer sur l'Océan nordique (appelé ici Pont de Cronos et mer Morte) ; il mentionne un cap qui correspond à la pointe du Jutland, le peuple des Cimmériens et la ville d'Hermioneia qui font référence aux Cimbres et aux *Hermi(n)ones* de Germanie, les îles d'Ierné qui désignent les Iles Britanniques plutôt que l'Irlande proprement dite, diverses îles qu'on peut essayer de retrouver dans les parages de la Bretagne.

IV. Ce périple demeure encore en partie mythique. Le poète transporte au bord de l'Océan diverses traditions et divers peuples en pratiquant l'*exokéanismos* comme certains exégètes hellénistiques des navigations d'Ulysse ; il conduit ses héros à travers des peuples d'utopie dotés d'une longévité ou d'une vertu exceptionnelles. En outre, beaucoup avaient accueilli au IV^e siècle le périple de Pythéas avec une incrédulité sarcastique. Aussi n'est-il pas surprenant qu'Apollonios de Rhodes (milieu du III^e siècle) ait imaginé une autre voie de retour. Dans le cours même de son poème, il allègue pour la justifier une carte du monde conservée en Colchide (IV, 257-293, et surtout 279-281) et, de fait, il met à contribution des traités géographiques du IV^e siècle. Alors que, pour Hérodote (II, 33), l'Istros/Danube traverse longitudinalement l'Europe entière depuis les Pyrénées (ou plutôt la ville de Pyréné) jusqu'à son embouchure réelle dans le Pont Euxin, les géographes ultérieurs se sont fait une idée moins inexacte du réseau des grands fleuves européens (Istros/Danube, Éridan/Pô, Rhône, Rhin). C'est à l'aide de ces sources qu'Apollonios a conçu la navigation transeuropéenne d'Argô. Il est notable que, dans cette section de son récit, il se limite à des indications purement géographiques à l'exclusion de toute référence légendaire, si l'on met à part la digression relative à Phaéthon et aux larmes d'ambre des Héliades. L'itinéraire qu'il suit est parfaitement vraisemblable, dès lors qu'on veut bien concéder que les voies fluviales où navigue Argô sont en réalité des voies commerciales suivant les vallées, mais empruntant aussi des cols.

Cet itinéraire semble s'être imposé après Apollonios. C'est apparemment celui que Valerius Flaccus se proposait d'adopter s'il avait achevé ses *Argonautiques*. On en retrouve encore un vestige dans un fragment des *Théogamies héroïques* de Pisandre de Laranda à l'époque des Sévères. Mais on y relève une divergence significative par rapport à Apollonios : alors que, selon celui-ci, l'Istros fait communiquer le Pont Euxin et l'Adriatique, Pisandre, plus conscient des réalités topographiques, admet que, pour passer d'une mer à l'autre, les Argonautes ont dû haler leur navire sur 4.000 stades dans la région d'Emona (= Ljubljana) : cf. Zosime, V, 29, 2. Cet ultime témoignage confirme que les auteurs d'*Argonautiques* ont eu constamment la préoccupation de tenir compte des progrès accomplis dans la connaissance de la géographie de l'*oikouméné*.

II. — M. François SPALTENSTEIN, *Le traitement des sources historiques chez Silius Italicus.*

Une simple comparaison des sources de Silius avec le texte des *Punica* serait stérile si elle ne vise pas à mieux comprendre ce qu'est ce poème ; parallèlement, il est impossible de se livrer à cette étude si l'on oublie qu'il s'agit d'un texte poétique et dans un genre des plus contraignants. Enfin, cette question débouche naturellement sur un second problème : la valeur de Silius en tant que source.

L'examen de quelques passages des *Punica* en regard de leur source montre que Silius ne recherche qu'une chose : la conformité à la norme épique et au modèle virgilien. La norme épique impose ses motifs, suggère un cadre narratif stéréotypé ainsi que des épisodes obligés, de même que la dignité épique ne saurait s'accommoder de n'importe quel objet ni de n'importe quelle imagination. D'autre part, le respect du modèle qu'est l'*Énéide* (ou parfois la rivalité avec lui) nécessitait des aménagements de la matière historique.

Le lecteur des *Punica* ne peut ainsi que remarquer la simplification constante de l'histoire, le mépris des détails particuliers, la distorsion des faits au profit de ce qui est convenable en poésie épique, ou même leur remplacement par un élément que suggère la tradition poétique.

Face à ces faits propres à Silius, l'analyste ne doit pas non plus perdre de vue que la littérature, et surtout la poésie ne se signalent pas principalement par leur respect de la simple réalité. On sait que les auteurs considèrent plutôt l'ensemble des textes comme un univers en soi, un univers qui est en même temps la référence principale des textes. Cette nature de la littérature et de la poésie est certainement beaucoup plus répandue qu'on ne le croit, et s'applique aussi à la littérature latine. En définitive, on pose cette question : un écrivain, en littérature, écrit-il pour informer et pour communiquer, ou le fait-il pour réaliser une impulsion plus essentielle vers la création? Ces diverses remarques dessinent le cadre de cet exposé. Et l'on ne peut éviter d'en venir à ce point : Silius Italicus est-il un historien? Cette question pourrait paraître oiseuse à un esprit attentif au fait littéraire, mais l'analyste de Silius l'entend trop souvent pour que l'on ne doive pas admettre qu'il y a là un problème véritable, du moins pour des esprits de notre époque. Il n'est donc pas inutile de préciser ce point. Il est certes difficile de définir assez généralement et en même temps avec assez de précision ce qui distingue l'historien. Il nous semble cependant que l'on peut avancer ceci : même si les conceptions sur l'histoire ont pu changer, il n'en reste pas moins que l'historien témoigne au moins d'un goût véritable pour la connaissance du passé. Or, et cela pourra sembler paradoxal, Silius Italicus n'est pas intéressé par le passé. En choisissant cette guerre devenue presque légendaire, avec ses grandes figures mythiques (le Cunctator, Régulus, Marcellus et Scipion, l'homme divin, sans oublier Annibal), une guerre qui marqua l'établissement définitif de la puissance romaine, Silius voulait seulement lui donner ce vêtement sublime qu'est le récit épique, tout comme Virgile avait donné à la genèse de cet empire sa dignité définitive en la coulant dans la forme noble de l'épopée. Dans le choix de cet épisode, plus que le sentiment de son importance historique, on verra surtout la volonté de poursuivre l'*Énéide*, ainsi que l'attachement

sentimental à des événements notables et suggestifs, auxquels leur ancienneté avait conféré le prestige d'un mythe grandiose. Mais il serait illusoire de voir chez Silius pour cela un intérêt effectif pour le passé et pour l'histoire. Son mépris du détail et du particulier au profit de la convention littéraire et de la norme épique le montre suffisamment.

Une autre preuve de cette indifférence apparaît lorsque l'on considère les sources de Silius. Les philologues, naturellement studieux et consciencieux, et qui auraient donné cher pour posséder les sources disponibles autrefois, pensent spontanément que Silius s'est informé comme eux l'auraient fait. En réalité, on peut montrer presque toujours que Silius s'est contenté, pour l'histoire de cette guerre, de Tite-Live, et que sa prétendue érudition, qu'elle soit historique ou géographique, provient sans doute de lectures banales (Cicéron, Valère-Maxime, etc.) ou de textes plus techniques encore connus aujourd'hui et qui furent sans doute pour Silius ce que sont nos ouvrages généraux, dont on se contente sans aller aux textes plus spécialisés (Pline). De même, les influences littéraires et les nécessités poétiques suffisent en général à rendre compte des modifications de la matière historique (sans compter le rôle de la simple imagination, qu'il est difficile de cerner sûrement), de sorte qu'il est inutile de postuler l'influence d'une source différente de celles que nous avons encore aujourd'hui.

Résumons donc : il est exclu de faire de Silius un historien, et cela même si les conceptions sur l'histoire ont pu changer depuis lors. Tout simplement, les points de vue et les intentions sont irréductibles : l'historien désire connaître ; Silius veut créer de la poésie et donner sa noblesse définitive à un épisode qui n'était plus ressenti comme un fait d'histoire, mais comme un des fondements quasi mythiques de la puissance romaine. Enfin, on rapprochera cela de ce qui a été esquissé plus haut : cet épisode était le prétexte pour réaliser un besoin de création littéraire.

On notera enfin que le lecteur antique n'allait certainement pas chercher chez Silius un texte qui l'informât sur cette guerre. Tout d'abord, cette histoire était universellement connue (à preuve, par exemple, la conservation de cette décade chez Tite-Live). Comme Silius renonce au particulier, son public ne pouvait trouver dans les *Punica* que les événements essentiels, qu'il connaissait aussi bien que lui, et ses lecteurs n'attendaient des *Punica* que ceci : une traduction poétique et épique de leur histoire, et l'éclat définitif de la poésie conféré à ces moments grandioses. Il faut se souvenir, à ce propos, que le philologue moderne n'a que peu de ressemblance avec le lecteur naturel, c'est-à-dire ingénu, d'une œuvre contemporaine.

Cela nous mène au dernier point examiné dans cet exposé. Une fois admis le caractère poétique et non historique des *Punica*, l'érudit moderne n'en a pas moins le droit de rechercher dans ce texte des indications historiques, mais qui ne sont pas délibérées, de même que l'historien des techniques retrouve dans les *Géorgiques* le reflet de pratiques anciennes, dont Virgile ne prétendait pas informer son lecteur, mais qui sont naturellement incluses dans ce pseudo-traité. Il est effectivement raisonnable de supposer que Silius, ayant lu d'autres textes que nous, a pu en garder quelque chose, même de façon non délibérée, et que nous devons donc le retrouver dans les *Punica*. Malheureusement, si cette supposition est vraisemblable, force est de constater que cet espoir est presque toujours vain. A l'aide de quelques exemples, on peut montrer que les divergences d'avec Tite-Live, notamment, ne supposent pas l'influence d'une autre source, mais qu'elles reflètent des nécessités littéraires et poétiques, ou l'influence de Virgile (ou d'un autre auteur), ou encore qu'elles correspondent à des habitudes de Silius. La plus grande prudence est donc de mise, de même que la connaissance des paramètres propres au texte poétique et épique lorsque l'on veut exploiter Silius comme une source historique.

# COMPTE RENDU DES SÉANCES
## DU GROUPE STRASBOURGEOIS

I.

### SÉANCE DU SAMEDI 1er FÉVRIER 1986

Président : M. Schilling.

Samedi 1er février 1986, à 14 h. 30, le Groupe strasbourgeois des Études latines s'est réuni à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg (Esplanade, Bâtiment V, salle 118) pour écouter une communication de M. Yves Lehmann, assistant à l'Université, sur le sujet suivant : *Religion et politique autour des* Antiquités divines *de Varron.*

Étaient présents : MM. Schilling, Lagarrigue, Girard, Koch, Jaby, Freyburger, Kretz, Mlle Dion, Mmes Bronner et Chassignet.

Étaient excusés : Mlle Dangel, MM. Schwartz, Hentz et Sachot.

(Le texte intégral de l'exposé est reproduit dans le présent volume, p. 92-103). M. Schilling remercie vivement le conférencier d'avoir introduit son auditoire d'une manière si savante et si argumentée au cœur de la problématique théologique du Réatin.

M. Lagarrigue aimerait savoir si la distinction cicéronienne de l'*homo religiosus* et de l'*homo superstitiosus* se trouve également chez Varron.

Concernant l'équation *Vacuna* = *Victoria*, M. Girard récuse l'interprétation du second membre comme Victoire militaire ; il y verrait plus volontiers une hypostase divine du « Sage vainqueur de l'adversité ».

II.

### SÉANCE DU LUNDI 5 MAI 1986

C'est dans une somptueuse salle Renaissance de la Mairie de Fribourg-en-Brisgau que le Groupe strasbourgeois des Études latines a été invité par son homologue d'Outre-Rhin.

Ont participé à cette rencontre : Mlle Dangel, Mme Saïd, MM. Hentz, Lagarrigue, Gaillard, Girard, Lehmann, Mlle Dion, Mme Bronner, M. Kretz ainsi qu'un groupe d'une dizaine d'étudiants.

Étaient excusés : M. Schilling, M. Freyburger, Mme Chassignet.

La délégation était conduite par M. Lefevre, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, et la délégation française par Mlle Dangel, professeur à l'Université de Strasbourg II.

Après la traditionnelle allocution de bienvenue, M. Lefevre ouvrit les travaux du 25e *Colloquium Rhenanum* et céda la parole à Mlle Capellina,